

5  
Première Leçon tenue après  
la mort de Marie Thérèse, par M<sup>r</sup>  
le Conseiller aulique de Sonnenfels, avec  
quelques réflexions du Traducteur en forme  
de notes.

15, 429



Si cet écrit va plus loin, qu'il ne devoit, à l'auteur prie, qu'on ne le prenne que pour ce qu'il devoit être; non pas pour un monument, qu'il ait prétendu ériger à la mémoire de l'Auguste Souveraine, mais comme une légère plainte d'un cœur reconnaissant, qui cherchoit dans un cercle de jeunes et d'aimables amis, à soulager sa douleur sur la mort de sa bienfaitrice.

a. Que d'auteur, qui à force d'être usée, n'en impose plus à personne. qui ne veut voir ses écrits imprimés, ne les lâche pas, et sur-tout ne se met pas de moitié avec son imprimeur.

Lorsque dans ma dernière leçon je fus interrompu par le sujet le plus triste, nous ne présentions pas Messieurs: que nous ne prononcions plus le grand Nom de Marie Thérèse, qu'avec une épithète, qui marque son décès. b. Sa mort étoit moins attendue de quiconque, que d'Elle-même. Mais le journal de sa maladie, le récit de cette mort fournira aux annales une matière importante, <sup>touchant</sup> les Règnes remarquables, et ~~deux~~ l'héroïsme chrétien.

Que ne s'est-il trouvé à la mort de cette Princesse, comme à celle de Socrate un Platon, c. pour marquer ce qu'il auroit vu, ce qu'il auroit entendu! Chaque parole étoit instructive, chaque action exemplaire.

b. Je reconnois, que la mort, qui vient de nous enlever cette grande Princesse, nous autorise à dire désormais, Fene Marie Thérèse; mais je ne vois pas, pourquoi l'auteur, non plus que ses jeunes et aimables amis, ne pourroient pas dire au lieu de Fene Marie Thérèse, Thérèse la grande, Thérèse la bienfaisante, Thérèse la bien-aimée, Thérèse la Mere de son peuple; Titres qui conviennent si bien à cette auguste Souveraine, et qui expriment si bien, qu'Elle mérite de vivre dans l'estime et dans le cœur de nos descendants.

c. Les regrets de l'auteur me paroissent mal placés. Les personnes, qui ont entouré le lit de la moribonde, sont pour le moins aussi respectables à mes yeux, et aussi capables de faire des réflexions ~~raisonnables~~ philosophiques, que Platon.



qui devoit en  
pour renouveler  
avec la nom de  
le souvenir du  
Royaume la plus  
doux;

La maladie ne se déclara d'abord, que faiblement, et ne paroît rien moins, que dangereuse. Mais avoir donné la vie à plusieurs enfans, avoir été pendant quarante ans l'objet des vicissitudes, auxquelles un Monarque se voit exposé; avoir enduré tout ce qui sert à la Providence à éprouver la soumission, à exercer la patience et la constance humaine; avoir essuyé la perte d'un Père, d'un Epoux, d'Enfans à la fleur de leur âge, de belles-filles chéries, celle d'une petite-fille, avoir vu entraîner des milliers de su-  
jet par des guerres opiniâtres par des maladies con-  
tagieuses, par la disette, par l'erreur; avoir éprou-  
vé, que les vues des plus nobles, des plus salutaires  
entreprises, sont méconnues, sont payées de désobéi-  
ssance par ceux-là même, en faveur de qui elles  
étoient formées; avoir enduré tout cela dans ce degré  
de sensibilité, qui se manifestoit avec l'intérêt le  
plus vif, à la moindre souffrance de ceux, qui avoient  
le bonheur d'approcher l'auguste Princesse. Voilà  
les circonstances, <sup>qui</sup> devoient nous inquiéter, qui envisa-  
gées dans leur ensemble, devoient nous faire trem-  
bler à la plus légère attaque, pour les jours précieux  
de Marie Thérèse. Nous savions à la vérité, que  
sa grande ame étoit toujours supérieure aux revers,  
toujours indépendante des événemens et des accidens; mais  
son corps étoit celui d'une mortelle, affaibli par les  
soins et les travaux de soixante-trois ans; et voilà,

~~ce qui devoit en~~  
c'est-à-dire.

ce qui pouvoit à juste titre nous alarmer. Cependant nous espérons, que par nos prières nous l'obtiendrons de nouveau de cette aimable providence, qui nous l'avoit déjà rendue dans des circonstances plus alarmantes. Nos prières furent ferventes, et nous devons l'avoir en ~~propre~~ <sup>propre</sup> intérêt. Le Seigneur en ordonna autre-  
ment, et Thérèse parut l'avoir appris par une in-  
spiration d'en haut. Elle le dit dès le commencement  
de sa maladie, qu'Elle n'en reteroît pas; mais Elle  
le disoit avec un calme, qui contredisoit ses paroles; et  
nous rendoit la tranquillité. Ce qui acheva de nous  
rassurer, c'est qu'après d'une Princesse d'une piété  
si marquée nous ne remarquions point de préparatifs  
pour un pas si critique. Ah! nous ne savions pas,  
que depuis de longues années Elle avoit pris de justes  
mesures. Une vive attaque survint la nuit sui-  
vante, nous fit bien voir, hélas trop tôt! ce que nous  
avions à craindre. La mort avoit lancé son trait,  
le germe de la dissolution commença dès-lors à se déve-  
lopper. f.

e. Il ne falloit cependant pas être bien clair-voyant,  
pour s'en appercevoir. La conduite de Marie Thérèse  
n'a jamais été celle d'une personne, qui ait tourné le  
dos à la mort.

f. Je ne saurois croire, que l'auteur reconnoisse dans  
l'homme un germe d'annihilation, comme le porte  
son expression.



Dès le matin  
Elle demanda

Thérèse, qui avoit été pendant toute sa vie, un exemple constant de l'observance de la loi du Seigneur, voulut en fin confirmer la sienne par sa propre conduite. Le pain des Forts pour le grand voyage, sa confiance et sa foi vive, l'élevant au-dessus des forces de sa maladie, la mirent en état d'aller jusqu'à dans son antichambre au-devant de l'ange du salut, et reçut le viatique à genoux. On eut dit, que le mal avoit suspendu son cours, pour ne point interrompre le recueillement profond, où après cet acte de religion Elle demeura pendant quelques heures. Le jour fut tranquille et parut même donner quelques lueurs de soulagement. Vous qui preniez avec avidité les apparences de convalescence, que nous desirions ardemment, pour la convalescence même, nous commençons à ouvrir nos cœurs à la douce espérance, qui avec ce jour disparut à jamais. Les attaques devenues plus vives, et se succédant les unes aux autres, pendant la plus grande partie de la nuit, affaiblirent tellement, non pas sa patience, mais ses forces, que vers le matin Elle demanda et reçut l'Extrême onction.

g. L'auteur fait allusion à la loi, qui oblige les médecins à faire administrer leurs malades, avant que la maladie n'ait atteint ce degré de force, qui rend la préparation à une mort chrétienne, si non impossible, du moins bien difficile.

~~Le plus à l'extérieur des transitions la personne~~  
~~de l'âme au corps de l'âme. L'homme qui est~~  
~~si ce n'est pas bien grande~~

Vous avez eu part Messieurs! aux allarmes et aux lamentations, que cette malheureuse nouvelle causa dans toute la ville. Jugez vous-mêmes de la consternation de ceux, aux pieds desquels cette espèce de foudre tomba; jugez du désespoir de l'intérieur de la cour; de la désolation des Princes et Princesses! Sa Majesté Impériale, Monseigneur l'Archiduc, Mesdames les Archiduchesses entouraient dans un morne silence le lit de la Malade: le cœur navré de douleur, ils tenoient leurs tristes regards fixés sur ce cher, ce précieux objet, qu'ils trembloient de perdre, lorsque l'Impératrice ayant fait retirer les autres, tournée vers l'Empereur Elle dit: Le Très-haut a ordonné de ma vie, je le sens: rien de tout ce que je vais quitter, n'est plus à moi; tout est à Vous. Il n'y a que ces deux filles, montrant les Archiduchesses Mariane et Elisabeth, qui m'appartiennent: je vous les cède; sages non seulement leur Prince et leur frère; sages encore leur Père! Je crois leur laisser en vous un héritage précieux.

Joseph, dont l'amour avoit prévenu dès longtemps cette recommandation, se hâta de calmer par les promesses les plus respectueuses, les inquiétudes de la tendre Mère, et de rassurer du moins de ce côté-là ses angustes Soeurs. Une scène si touchante avoit porté au plus haut degré la sensibilité des Enfants.

La bonne Mère remarquant la violence, qu'ils <sup>de faire</sup> faisoient, et voyant par les larmes, qui leur échappaient, l'impossibilité de la soutenir plus longtemps: Il sera nécessaire, leur dit-Elle d'un ton ordinaire, qu'on se retire dans une chambre voisine, pour se remettre. L'Empe,



neur seul demeura à côté de la Mère. C'est dans ce moment remarquable, que la grande Thérèse ceda à son anguste fils ses Etats, et qu'Elle laissa aux Nations, dont le bonheur avoit été jusqu'alors l'unique but de ses entreprises, un <sup>héritage bien précieux</sup> ~~bonheur~~ <sup>héritage</sup> ~~bonheur~~, dans les recommandations les plus fortes, qu'Elle lui en fit, et les avis les plus sages qu'Elle lui donna. Que n'est il ~~pas~~ permis pour notre consolation, pour l'instruction des Monarques, de connoître le sujet de cet important entretien! mais ce fut sans témoins qu'il plut aux deux Têtes couronnées, de traiter des moyens d'un heureux gouvernement, du bonheur de leurs Etats, et par une liaison naturelle, de celui de l'Europe entière. Il seroit téméraire de vouloir substituer des conjectures à la place de la réalité. Ce que nous pouvons avancer hardiment et sans crainte de nous tromper, c'est que les grandes leçons de Marie Thérèse, étant gravées profondément, et avec des traits ineffaçables dans le cœur de Joseph, jamais aucune ne sera perdue pour nous. On veut cependant savoir, que l'entretien des Monarques ne rouloit pas sur le gouvernement en général; qu'ils se sont occupés de chaque Etat, de chaque province en particulier, et qu'ils ont, pour ainsi dire, fait passer en revue chaque nation; que la Souveraine a fait sur l'ensemble, sur le rapport, sur le fort et le faible de chaque partie, sur le génie, les talens, les qualités de chaque nation, sur la manière de la gouverner, des réflexions si justes, si profondes,

*L'auteur a bientôt oublié, qu'il seroit téméraire de mettre des conjectures à la place de la réalité*

qu'elles ont étonné l'avidé auditeur, et que, comme il doit s'être exprimé: elles auroient fait honneur à Montesquieu dans les momens les plus heureux de ses méditations. Et cependant ces réflexions si sages, si surprenantes, Thérèse malade les a faites deux jours avant sa mort! Pendant ce court espace Elle vaquoit à ses affaires ordinaires, avec la même activité, la même tranquillité d'âme, la même présence d'esprit, que dans tout autre tems. Elle lisait des suppliques et des rapports. Elle signoit, Elle décidait. Sans doute, qu'on aura l'attention de conserver précieusement, et dans un endroit convenable, ces signatures et ces dernières décisions, pour être montrées un jour aux étrangers et à nos neveux, comme autant de monumens respectables, également propres à prouver la grandeur d'âme de cette Princesse, presque au-dessus de l'humanité, et la sollicitude maternelle pour ses sujets, poussée sans interruption jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Il n'y eut, que les attaques fréquentes de sa maladie et la diminution de plus en plus sensible de ses forces, qui pussent l'obliger à interrompre ses occupations: mais aussitôt que son mal venant à se relâcher La rendoit à Elle-même, ses élévations vers Dieu faisoient place aux soins des affaires publiques, et aux arrangements qu'Elle vouloit prendre pour l'avenir. C'étoit dans ces momens de relâche, qu'Elle faisoit de tems en tems des additions à son testament. Ce testament, dont le brouillon se conserve depuis quelque tems dans son pupitre, porte la véritable empreinte d'un cœur incomparable, plein d'humanité et d'appréhensions, que sa mort ne devint un sujet d'embarras à quelqu'un, qui lui dût son entretien,



son soutien, ou seulement son soulagement. Après ses soins maternels pour les Archiducses encore libres, pour l'éducation de la jeunesse, les Ecoles publiques, et autres fondations nécessaires, il comprend d'abord un long article, où la Princesse honore d'un souvenir chacun de ses fideles serviteurs. h. Cet honorable souvenir est le prix le plus flatteur, dont jamais aucun service ait pu être récompensé; c'est un témoignage irréprochable d'intégrité, qui déposée avec les Patentes, qui le contiennent, dans les archives de la Monarchie subsistera éternellement. Ambr. Un jour des noms distingués de la sorte, ne les prononcera qu'avec respect.

Le reste et la plus grande partie du testament regarde ceux, qui avoient le bonheur de se voir rapprochés de la Souveraine, à raison de leur services. La bienfaisante Princesse vouloit leur rendre sa perte au si peu sensible, qu'il étoit en son pouvoir. Elle leur assurait à vie les avantages, dont ils jouissoient, ou leur accordoit des dédommagemens plus que proportionnés.

h. L'auteur auroit-il voulu sérieusement réduire le nombre des fideles serviteurs de Marie Thérèse à ceux, dont les noms se trouvent consignés dans l'article en question? auroit-il voulu se priver lui-même de ce glorieux titre? ce seroit porter le renoncement à soi-même plus loin, que ne le demande la morale chrétienne; excès, dont je ne saurois imaginer l'auteur capable. Le digne homme d'autant moins, qu'il me parait par son caractère. Ambr. Il en soit, il auroit pu un peu mieux spécifier les fideles serviteurs, dont il prétend parler, pour ne pas donner une adieuse exclusion à tant d'autres, à qui le nom de fideles serviteurs sera toujours bien cher.

L'Empereur pour laisser le cours libre à sa bienfaisance, avoit consenti d'une façon illimitée, à tout ce qu'il lui plairoit de statuer. Elle même l'en avoit prié pour approcher de ceux, qu'elle avoit aimés si libéralement, que s'ils pouvoient regarder leur futur bonheur, comme un legs de sa part, ils devoient aussi le regarder comme un effet des bontés de son auguste fils.

Pendant des occupations si analogues à son coeur généreux, sa dernière heure étoit arrivée. Ceux, qui se trouvoient auprès d'elle, en furent effrayés. Elle seule, qui regardoit le danger, sut conserver son égalité. Tout ce qui l'environnoit, étoit désolé; foudroyé en larmes; Elle seule demeuroit tranquille, consolait tout le monde. La mort avoit perdu à ses yeux, ce qu'elle a d'effrayant.

On lui faisoit la lecture dans un livre rapporté aux circonstances, et on venoit d'omettre un passage sur la mort, que l'on croioit trop fort en égard à sa situation. S'en étant aperçue, Elle ordonna, de le lire sans en rien retrancher. La lectrice ayant contenu sa douleur jusqu'alors, voulant poursuivre la lecture, les larmes se firent jour malgré elle. Retirez-vous, lui dit aussi-tôt la malade, et quand vous aurez cessé de pleurer, vous viendrez continuer votre lecture.

Ce fut dans cette occasion, ou dans un autre semblable, que voyant pleurer les personnes de service, Elle leur dit, que vous avez toutes peu de fermeté! je ne crains pas la mort le moins du monde: depuis quinze ans je me familiarise avec elle. — Et s'étant éveillée après un court assoupissement — ne me laissez donc pas dormir! je



veux voir venir la mort, et la fixer, ajoutoit-elle en souriant, aussi fermement, que je pourrai. Qu'un tel langage dans un tel état est sublime!

Ce ne fut pas la première fois, qu'on la vit bader sur des objets, pour lesquels la nature inspire au reste des hommes une aversion invincible. Elle n'avoit jamais aimé les chambres chauffées; Elle tenoit les plus souvent ses fenêtres ouvertes au plus fort de l'hiver. S'y étant fait mener pendant cette maladie, un jour, qu'il y avoit du brouillard, le tems, dit-elle à l'Empe-  
reux, sur l'épaule duquel Elle étoit appuyée, n'est pas justement le plus favorable pour un si long voyage. Et cependant ce voyage, qui l'a jamais entre-  
pris avec plus de résolution!

Elle avoit ordonné expressément à son Médecin de ne lui cacher en rien l'accroissement de son mal, et de l'avertir de l'approche de sa dernière heure. De peur qu'il ne voulût l'épargner, Elle le faisoit souvent souvenir de ses volontés, le questionnoit de moment à autre, et les réponses touchaient toujours plus celui, qui les donnoit, que celle, à qui elles faisoient entendre, combien il lui restoit peu de tems à vivre.

Je ne rougis point de l'avouer, que quand je pense au moment fatal, où cette grande Princesse nous fut enlevée, je me vois privé de cette constance, qui ne l'abandonnant pas lors-même, que ses yeux s'obscurci-  
rent, lui conserva un esprit assez serein, pour pou-  
voir s'entretenir, quoique d'une voix à demi cassée, avec ceux, qui étoient auprès d'Elle. Elle fut peut-être la première à s'apercevoir de son agonie. Sont-ce là,

dit-elle au Médecin, qui avoit les yeux sur Elle, sont-ce là les derniers et les vrais traits de l'agonie? Celui-ci trou-  
vée lui ayant répondu, que ce n'étoit peut-être pas les derniers, Il faut donc, reprit-Elle, que ces derniers soient bien tranchants. Voilà le seul soupir, qui lui soit échappé pendant le cours de sa maladie; la seule marque, qu'Elle souffroit. Une chaleur brûlante, qui achevoit de consumer, ce qui lui restoit de vie, occasionna un mouvement ma-  
chinal, par où Elle paroisoit vouloir respirer la frai-  
cheur. Ce mouvement fut suivi d'une attaque convul-  
sive dans le bas ventre, qui la redressant avec violence, où Votre Majesté veut-elle aller? demanda l'empereur, ses yeux éteints tournés au ciel, la haut vers vous, je viens. Voilà les dernières paroles de la Souveraine expirante. Elle tombe sur le lit, appuyée sur les bras de son fils, qui ayant recueilli son dernier soupir en l'embrassant, succombe enfin à la douleur, qu'il avoit maîtrisée si long tems.

Lorsqu'un peu revenu à lui-même, mais plongé encore dans la plus amère douleur, il jettoit autour de lui des regards troubles et sans vie, quelqu'un prit la liberté, de le faire souvenir de cette présence d'esprit, qui l'avoit toujours mis au dessus des événements. Il n'y a point de présence d'esprit, répondit-il d'un ton lamentable et perçant, qui tienne à un tel coup. Réponse bien propre à fixer l'idée du gouvernement futur de Joseph.

Dessentimens aussi respectueux, que les siens pour une Mère si chérie, pour une Souveraine à jamais mémorable, ne devoient se conformer qu'avec bien de la peine, à ses dernières volontés, touchant ses obsèques. Elles devoient selon ses ordres, être plus édifiantes, que magnifiques. La plus grande partie de cette pompe, qui change les funé-



raillées des Princes en Spectacles, devoit être retranchée. Elle avoit sur tout défendu très sérieusement les oraisons funèbres; ayant été pendant toute sa vie si fort en garde contre les écueils de l'ambition; qu'Elle fuyoit jusqu'aux louanges les plus moderées. Elle ne pouvoit souffrir, qu'après sa mort, Elle fût exposée aux flatteries d'un Panegyriste, qui se croit chargé de pallier les foiblesses, et d'outrer les vertus; qui pour être éloquent, se met peu en peine de la vérité. Le vrai éloge des grands Princes consiste dans la sagesse de leur gouvernement.

Le souvenir de celui de Marie Thérèse passera à la posterité avec les arrangements, dont les vûes ne se bornoient pas au bonheur de ses contemporains. Lorsque les traces de bien des causes isolées seront effacées, et que leurs forces réunies se seront accrues les unes par les autres, l'histoire dira: <sup>accrues</sup> ~~Le~~ <sup>Le</sup> ~~Grand~~ <sup>Grand</sup> ~~Thérèse~~ <sup>Thérèse</sup> se monta sur le trône, la Monarchie étoit au dehors sans <sup>estime</sup> ~~estime~~, et sans influence; au dedans sans nerf et sans <sup>consistance</sup> ~~consistance~~; <sup>R.</sup>

<sup>i.</sup> Je ne sais pas ce que l'histoire dira; mais je suis bien persuadé, que si Marie Thérèse avoit prévu, ce que l'auteur va dire, sa première leçon auroit eu le même sort, que les oraisons funèbres. Marie Thérèse étoit trop bonne fille, et avoit fourni trop de matière à la louange, pour vouloir être louée aux dépens d'un Père et de la vérité.

<sup>R.</sup> Les ressources que Marie Thérèse trouva au dedans et au dehors pendant la formidable guerre, qu'elle eut à soutenir en montant sur le trône, et le glorieux succès, avec lequel elle la termina, sont une preuve peu équivoque, que la Monarchie n'étoit ni si épuisée,

les talens sans encouragement, et sans émulation. <sup>L.</sup> L'agriculture dans des mains affoiblies par l'oppression, et la misère. <sup>m.</sup> L'industrie sans forces et sans courage; le commerce faible et sur le pied le plus désavantageux. <sup>n.</sup> et pour finir le tableau, les finances sans plan, sans

ni si vaine, que l'auteur le prétend; elle ressembloit à un guerrier robuste et paisible, qui ne provoque personne; mais qui provoque lui-même, sait faire face à son ennemi.

<sup>L.</sup> Des académies de Dessau, de Peinture, de Sculpture, et d'Architecture pourvues d'habiles Directeurs, et de membres bien choisis; encouragées d'ailleurs par des prix et des discours académiques étoient cependant bien propres à faire disparaître ces défauts. Les Donner, les Bermoser, les Schoon, les Gran, les Rupeck, les Strudel, les Roos, les Orient, les Janner, les Canton, les Brand, les van Schuppen, les Ferg, les Fischer, les Fuchs, les Reiter, les Wagen, et tant d'autres grands artistes, qui se sont ou formés, ou illustrés sous le règne de Charles VI, attes- tent hautement, que les talens étoient honorés. Si <sup>pendant</sup> ~~les~~ grands noms n'en imposent pas à l'auteur, qu'il se donne la peine, de jeter un coup d'œil sur la Chancellerie de l'empire, sur la Bibliothèque Impériale, <sup>sur la Harpe</sup> ~~sur l'église~~ sur l'église de St Charles, et qu'il va jamais à Pest, sur l'Hôtel des Invalides, et qu'il nous dise après cela, si les talens ont été sans encouragement et sans émulation.

<sup>m.</sup> S'il est vrai, que les arts d'agrément ne marchent qu'après les arts nécessaires, ce que nous venons de dire, suffiroit pour détruire, ce que l'auteur avance sur l'agriculture: mais on sait d'ailleurs, que non content d'employer et d'encourager les cultivateurs, qu'on avoit, on



= supputation et sans crédit, & à sa mort Elle remit ses Etats à son Successeur améliorés dans les points essentiels de la constitution intérieure, prêts à l'être dans les autres, et rétablies dans le Système de l'Europe au rang que leur grande étendue, leur fertilité générale et la capacité nationale les auroient dû empêcher de perdre. Si Elle n'a pas fait plus encore, si Elle n'a

+ attiré des colonies dans les endroits, qui en manquent, et que bien loin de manquer du nécessaire et d'être réduit aux glands, on avoit des grains à vendre à ses voisins.

n. Il est surprenant, que des rivières rendues navigables ou forcées de rentrer dans leur lit, que des ports de mer agrandis et fortifiés, que des lazarets érigés, que des Sociétés et des chambres de commerce établies, que des fabriques de plusieurs espèces introduites et soutenues avec avantage, que des chemins entrepris et achevés avec des frais et des travaux incroyables, dans une immense étendue de pays; il est surprenant dis-je, que tout cela n'ait pas donné à l'auteur une idée plus avantageuse du commerce et de l'industrie sous le règne de Charles VI.

c. On avoit pris par les ordres de Charles VI, dans le Milanais, dans la Silésie, dans la Moravie, et dans la Bohême les mêmes mesures pour régler les impôts, qu'on a prises depuis pour régler ceux du Duché de Luxembourg, et plus récemment pour régler ceux de la Bologne autrichienne. Si cela ne prouve pas, qu'on suivoit le même plan, qu'on suit aujourd'hui, il prouve du moins, que les finances n'étoient pas sans plan. Quant à la supputation, on ne convaincra personne, qu'il soit bien déf,

pas tout fait, c'est qu'il y avoit trop à faire pour un seul règne. Comparant les deux époques, les siècles à venir, comme le siècle présent lui donneront avec raison le glorieux Titre de Restauratrice de la Monarchie d'Autriche.

La reconnaissance générale et particulière a prévenu ce titre, par un autre moins imposant à la vérité, mais plus touchant, plus attrayant pour l'humanité, par celui de Très Gracieuse; Titre pour lequel sa modestie paroît avoir le moins d'aversion. Quand on la voyoit répandre ses bienfaits, sur tout le monde, soulager tous ceux, qui lui portoient leurs plaintes, aider souvent les timides à lui exposer leurs besoins, prévenir fréquemment les prières et même les souhaits, on ne pouvoit manquer de regarder la Bienfaisance, comme sa vertu favorite.

Elle se plaisoit surtout à l'exercer cette bienfaisance à l'égard de certaines personnes. Le respect, que nous devons à l'excellent jugement de cette Bienfaisante Princesse, nous oblige de croire, que les objets d'une telle prédilection, méritoient cette préférence. Ceux, qui se sont oubliés jusqu'à

Facile de compter ses deniers; et pour ce qui est du crédit, je crois y avoir répondu dans la note sous la lettre E. Si l'auteur, ou quelqu'autre veut voir de ses yeux les preuves des différents faits allégués dans ces notes, il les trouvera con-

signées par la reconnaissance et l'équité, dans un petit ouvrage imprimé chez M. de Ghelen, sous le titre: Augusta Carolina virtutis monumenta &c.



prendre la liberté, de critiquer son choix. L'auroient-ils approuvé ce choix, si le jugement de la Souveraine avoit pu s'égarer jusqu'à eux. p. Ce fondement leur manquant, ils chercheroient à cacher leur haine et leur basse jalousie sous le voile d'une maxime d'état. Le Monarque, disent-ils, ne doit point avoir de favori. Les cruels! quels attraites pourroit avoir le trône, s'il n'étoit permis aux Princes de goûter les douceurs de l'amitié, et de se remettre des fatigues du gouvernement entre les bras d'une confiance, et d'une familiarité plus intime! Quoi le trône sera-t-il donc ennemi de la Société! faut-il que le Monarque soit incapable de discerner le mérite, de connaître ni le prix d'un attachement plus marqué, ni le retour, qu'un tel attachement demande de sa part? faut-il qu'il renonce à tout sentiment! et comment voudront-ils, les imprudens, qu'il les rende heureux! disons donc, que le cœur de Marie Thérèse s'est quelque fois laissé surprendre. Quel bonheur pour les hommes, s'ils ne voyoient dans les plus grandes faiblesses des Princes qu'un excès de bonté! des nations ne gémiraient pas si souvent sous le poids de la gloire de leurs Monarques; l'Idole des Conquérants seroit bientôt sans sacrifices, comme sans offrandes.

Si la bonté sans borne de Marie Thérèse, qui ne sa-  
voit rien refuser, a quelque fois reçu une impulsion

p. On voit ici percer les cornes de la Satyre, qui à mon avis ne dévoient pas se montrer dans l'éloge d'une Princesse si bienfaisante. ~~sceleris expellat furca etc.~~

Naturam expellat furca &c.

trop prompt, de cette sensibilité estimable, mais de tems en tems trop vive, de son sexe; on en doit être d'autant plus surpris, que sa piété s'est toujours soutenue au-dessus des petites pratiques de ce même sexe. q. Sa foi étoit vive, mais éclairée; sa dévotion un épanouissement de l'âme, dégagée de toute perplexité, et sa soumission pour l'Eglise chose dont on pourroit un jour douter, si le témoignage des loix substantielles, pouvoit laisser quelque lieu au doute; ne la soumet pas aux prétentions du Clergé. Des bornes exactes prescrites aux acquisitions; la défense, des vœux religieux dans un âge trop tendre, et par conséquent trop peu réfléchis; des impôts mis sur les biens ecclésiastiques à raison de leur valeur; la restriction des asiles et des Pèlerinages, sont l'effet d'autant de réglemens d'une Princesse, qu'il

q. On ne voit pas assez, de quelles petites pratiques l'auteur fait honneur au Sexe. S'il prétend parler de pratiques de Religion, il a tort de les traiter de petites. Les actions les plus ordinaires, les plus communes en ce genre, faites selon l'esprit de la religion, sont grandes aux yeux de Dieu.

r. Ce détail est de nature à faire naître de légers soupçons. L'auteur qui l'a préféré à tant d'autres matières également honorables à Marie Thérèse, ne voudroit-il pas peut-être avoir part aux éloges, qu'il lui donne? ne voudroit-il pas faire entendre ingénieusement: quorum pass-

magna fuit? Si cela est, personne ne peut le

trouver mauvais; Sur-tout depuis qu'il a prouvé par un Discours éloquent, qu'il est permis à l'homme à talents de se sentir, c'est à dire, de faire sentir aux autres, qu'il se sent; car pour ce qui est de se sentir soi-même, personne ne pourroit douter, qu'il ne fût permis, et par conséquent n'eût pas besoin de preuves.



est presque permis d'invoquer comme une sainte. Le respect singulier, dont Elle honoroit les Ministres de l'autel, et qu'Elle tachoit d'inspirer à ses Sujets, s ne l'empêchoit pas de leur faire exactement observer les limites, qu'ils ne sauroient passer, sans faire tort aux autres membres de l'état. Elle a montré dans plus d'une occasion, que la Chrétienne n'étoit pas d'intention de sacrifier les prérogatives de la Souveraine, et que les Bonifaces et les Grégoires auroient trouvé en Elle une adversaire aussi opiniâtre, que les Benoîts et les Cléments l'ont trouvée. Fille docile et obéissante. La maxime, qu'Elle suivait dans un point, où la transgression ne peut avoir de part et d'autre, que des suites très funestes, n'étoit pas de couvrir d'un mépris public les prétentions et les

s. Cet exemple de la Souveraine trouveroit peut-être plus d'imitateurs, si tout le monde savoit, comme elle, combien il y a peu de chemin à faire du mépris des Ministres jusqu'à celui de l'autel, et combien plusieurs fonctions du Ministère demandent de confiance de la part de ceux, qui en sont l'objet, pour ne pas leur devenir inutiles.

t. J'ai de la peine à croire, que les Bonifaces, et les Grégoires eussent trouvé dans Marie Thérèse une aussi rude adversaire, que l'auteur le prétend; je suis même bien persuadé, qu'elle leur eût épargné la peine, de sévir contre elle, et d'entreprendre leurs pouvoirs.

entreprises trop hardies; mais de leur opposer de la fermeté; de mettre à côté sans les ouvrir, les Bulles, qu'Elle ne pouvoit pas agréer, v, et non pas de les brûler. Ce fut par une modération si prudente, qu'Elle sut éviter au scandale, et à la méintelligence entre le Trône et l'autel, et allier le respect dû au chef de l'Eglise, avec la défense des droits, auxquels jamais aucun Prince n'a renoncé impunément.

Une conduite si sage ne pouvoit donner, qu'une nouvelle force aux loix, qu'Elle opposa aux artifices de l'irréligion. Convaincue, que la Religion doit servir d'appui à la législation civile, elle crut, qu'il étoit du devoir de celle-ci de servir à son tour la Religion; mais ce fut bien plus par ses actions, que par ses loix, qu'Elle fit respecter ce bien sacré de la Société. Il n'y a point de pratique de Religion, point d'observance de la loi Divine, dont Elle n'ait donné l'exemple à sa cour, comme au reste de ses Sujets. Sa conduite enseignoit la Religion, ses actions en recommandoient la pratique, x, et la rendoient aussi aimable, qu'elle est digne de vénération.

Cette religion pratiquée dans toute sa pureté, étoit le principal ressort de tout ce qu'Elle entreprenoit; le v. On prend respectueusement la liberté de douter de ce fait, jusqu'à ce qu'il soit ou éclairci, ou constaté.

x. Le traducteur ne fait semblant de distinguer la conduite des actions, que pour ne pas <sup>suivre l'auteur</sup> gâter une belle phrase; malheur, qui ne lui sera arrivé, que trop souvent, quoique contre son intention.

x Le traducteur ne fait semblant de distinguer la conduite des actions, que pour suivre l'auteur, et pour ne lui pas gâter une belle phrase; malheur, qui ne lui sera arrivé, que trop souvent, quoique contre son intention.



bouclier impénétrable, qu'Elle opposoit aux revers, qui de toute part venoient fondre sur Elle; la base inébranlable de cette constance soutenue jusqu'au dernier soupir. Lorsqu'au fort de la mêlée le héros paroît affronter la mort, ébloui par l'éclat de la gloire, il ne voit pas les dangers, dans lesquels il se précipite; son courage n'est qu'un étourdissement, & de calme, la sérénité de la grande Thérèse, lorsqu'à chaque instant Elle s'attendoit à être citée, pour rendre compte de son gouvernement, ne pouvoit être que l'effet d'une constance, que produit la vertu. Ce fut sa conviction intime, de pouvoir paroître sans reproche devant le juge des Rois, qui lui donna cette entière assurance au moment de la belle mort, qui termina si noblement sa glorieuse carrière.

L'Europe prononcera toujours avec admiration le nom de la grande Thérèse; et les nations devenues heureuses sous la clémence de son Sceptre, le répéteront avec respect et avec reconnaissance. Nous ferons connaître la nôtre. Messieurs, par une application constante aux sciences, qui regrettent dans cette grande Princesse la fondatrice de leur <sup>Chaire</sup> ~~Chaire~~; bien fondées néanmoins à se flatter de la même protection, de la part de celui, que la providence a choisi, pour consoler et pour dédomager tant de Royaumes, de la perte, qu'ils viennent de faire.

~~Le grand mérite de la grande Thérèse est de s'être occupée de la gloire de Dieu, et de s'être occupée de la gloire de Dieu.~~

Le vrai héros aura de la peine à se reconnaître dans ce portrait.















